

**Pierre Gamarra**  
**"Le maître d'école"**  
**p. 9 – 22, p. 261 - 262**

Jamais Simon Sermet n'avait oublié ce jour de juin 1905. Sa mémoire en avait gardé chaque minute avec une fidélité admirable. Tout était là, tout était resté. Depuis les chants des coqs à l'aube grise jusqu'à l'orage de la nuit, jusqu'au délicieux sommeil qui l'avait emporté enfin, tandis que la pluie battait aux volets de sa maison natale, la merveilleuse journée vivait et revivait dans son cœur, intacte, lourde et brillante comme un fruit.

Plus tard, quand on lui parlait de bonheur et d'espérance, il pensait à ce jour-là. Il revoyait la route du matin, la brume de chaleur sur les champs de maïs. Il entendait claquer le fouet de son père. Et tout à coup, le sang battait à ses tempes comme en cette fin d'après-midi où M. l'Inspecteur primaire s'était avancé, une liste à la main, sur le perron d'entrée d'une école de canton.

Simon était debout, près de son père, dans la foule des parents et des élèves qui attendaient la proclamation des résultats. Un bourdonnement un peu craintif emplissait la cour. Les enfants n'osaient plus courir. L'ultime instant approchait. Soudain, après un «ah» bref, suivi d'un grand silence, M. l'Inspecteur, en jaquette et gilet blanc, avait surgi de la classe ténébreuse où le jury venait de délibérer. On l'avait vu d'un geste large déposer son melon sur une table proche. La liste frémissait dans sa main droite. On entendait les menus craquements du papier. Il l'avait approchée puis éloignée de son lorgnon tandis que sa main gauche caressait sa forte barbe brune d'un geste familial.

Quelques gouttes lourdes voltigèrent et l'Inspecteur fit un pas en retrait. Les gamins et les parents retenaient leur souffle. L'Inspecteur avança de nouveau sur le perron. Il tenait maintenant la solennelle feuille avec ses deux mains. <...>

Les cailloux crissèrent sous les pieds des assistants. Il y eut des chuchotis, une sorte de rire nerveux. Le lorgnon étincelant de l'Inspecteur se dirigea vers le coin des rumeurs. Le silence revint. <...> Simon entendit craquer la feuille entre les doigts de l'Inspecteur. Il eut peur, atrocement peur tout à coup. Il voyait danser des *a* et des *x* dans sa tête, et la voix de M. Bertrandou, inquiète et sévère, sonnait à ses oreilles. <...> Simon Sermet comprit que l'Inspecteur allait lire enfin. Il caressait sa barbe une dernière fois, passait un index à l'intérieur de son col de celluloïd et toussotait pour s'éclaircir la voix.

Simon glissa sa main dans la main de son père, la serra nerveusement. Sermet tourna la tête vers son petit, lui sourit et chuchota en patois : « N'aie pas peur! ».

L'Inspecteur ajusta son lorgnon et proclama : « Procès-verbal de la Commission d'examen des épreuves du Certificat d'Études Primaires du canton de Saint-Ely pour la session du... »

De nouvelles gouttes descendirent et le premier souffle de l'orage agita les feuilles. Un grand soupir de soulagement s'éleva de l'assemblée et on ne pouvait dire s'il était dû à l'arrivée de la fraîcheur ou à la proximité des résultats. L'Inspecteur releva la tête et parcourut l'assistance d'un regard sévère. Les examinateurs se groupaient respectueusement derrière lui. On apercevait confusément dans la pénombre de la salle de classe une série de barbes et de moustaches. « Sermet, Simon, premier du canton... », annonça l'Inspecteur d'une voix forte.

Il y eut une nouvelle houle parmi les gens et la main de Simon se mit à trembler follement. Mais la peur s'était effacée. La joie venait. Il lui semblait que son cœur grossissait, montait dans sa poitrine. Les gouttes de pluie qui mouillaient son visage étaient devenues des caresses. Tout était beau, les briques roses de l'école, les petits acacias, le ciel trouble. La voix de l'Inspecteur continuant sa lecture - mais Simon n'arrivait pas à suivre et à comprendre - formait une musique plus belle que toutes.

Le père se pencha vers son fils. Sermet était un homme solide et carré, large de torse et court de jambes avec un bon visage placide, barré d'une moustache grise très fournie. Il était vêtu d'une blouse noire toute neuve, étrennée pour la circonstance. <...>

Simon vit deux larmes qui brillaient de chaque côté du gros nez rond de son père. Les larmes glissèrent brusquement vers les moustaches et Sermet se mit à mâchonner en secouant sa tête de droite à gauche. Puis, il prit l'enfant dans ses bras et le serra avec emportement. Il se redressa et

regarda avec fierté autour de lui. De la main gauche, il rajustait sa blouse machinalement mais de la main droite il tenait toujours son fils, le sien, son Simon, celui qui était passé avant tous les autres.

L'écolier était grave, immobile, les yeux brillants. Il s'efforçait d'écouter l'Inspecteur. Pourtant, l'assistance devenait de plus en plus bruyante. Des exclamations de joie fusaient de-ci, de-là. Il fallut même qu'avant d'arriver au terme de sa liste, l'Inspecteur relevât encore la tête et commandât le calme par un petit claquement de langue.

La pluie ne se décidait pas. Les premiers roulements du tonnerre retentirent alors que l'Inspecteur annonçait les derniers noms : Thor Maurice, Truffié Léon, Urbain Jean, Vidal Louis, Vidalenc Antoine...

L'Inspecteur replia sa liste et disparut dans la classe. Alors la foule se mit à bourdonner sans crainte. Les enfants couraient les uns vers les autres, se donnaient des bourrades joyeuses. Les parents s'interpellaient en patois. Les maîtres des divers villages participaient aux congratulations. On se dirigeait lentement vers la sortie. Quelques refusés pleuraient dans les coins.

M. Bertrandou s'approcha des Sermet. Simon lui sourit. Le maître lui posa une main sur l'épaule et murmura gravement :

- C'est bien, Simon, tu nous fais honneur.

- Que je suis content, M. Bertrandou! s'écria Sermet en frisant sa moustache. Qui aurait pensé une chose pareille : premier du canton! Ah! ils vous doivent beaucoup, ces enfants...

- Nous en avons trois, cette année, dit M. Bertrandou, trois reçus sur trois présentés et là-dessus, le premier du canton.

Il se tourna vers l'enfant.

- Et toi, Simon, tu es reçu avec une forte avance. Viens, maintenant, M. l'Inspecteur veut te serrer la main.

Simon pâlit mais déjà son maître l'entraînait vers le perron. Ils arrivaient à l'entrée de la classe lorsque la barbe brune de l'Inspecteur apparut. Dans la cour, les conversations s'arrêtèrent et tous regardèrent M. l'Inspecteur qui félicitait le petit Sermet de Fontvieille.

- C'est très bien, mon enfant, disait l'Inspecteur. Tu as obtenu cette place avec honneur. Je t'en félicite et je félicite ton maître. Il faut maintenant persévérer. Tu travailles pour toi, pour les tiens mais aussi pour ta patrie qui a besoin de citoyens instruits et laborieux. C'est très bien, mon enfant, continue sur ce chemin.

Simon tendit gauchement sa main que l'Inspecteur serra en souriant. Ce fut ensuite le tour de M. Bertrandou dont l'Inspecteur loua l'ardente foi éducatrice au service depuis de longues années de l'École de la République. M. Bertrandou s'inclinait dans sa jaquette étriquée. Il souriait en tirant nerveusement sur sa petite barbiche blanche. Les collègues hochaient la tête autour de lui.

- Merci, Monsieur l'Inspecteur, merci, disait M. Bertrandou. Je ne fais que mon devoir. Je suis vraiment content pour ce petit Simon. <...>

L'Inspecteur se retourna vers les examinateurs pour les saluer avant son départ.

Sermet avait assisté à la scène depuis la dernière marche du perron. Il reprit son fils par la main et se dirigea à pas lents vers la sortie. Il tordait toujours sa moustache. Il savait qu'on le regardait et il se disait en lui-même : « Oui, c'est moi, Sermet, moi Sermet du village de Fontvieille, le père de Simon Sermet, le premier du canton. Il est passé avec les félicitations de l'Inspecteur. Moi, un simple métayer, je suis le père de celui-là, ce petit de rien du tout, petit comme un friton, mais il en a dans la tête tel que vous le voyez... » <...>

Sermet s'avançait vers l'auberge en compagnie de M. Bertrandou. Le vent gonflait la blouse du paysan, lui donnait une allure encore plus courtaude et ramassée. L'instituteur trottaient près de lui, un peu courbé, la barbiche en avant. Simon et les deux autres reçus de Fontvieille venaient derrière eux, jacassant avec animation.

- Eh bien donc, dit Sermet, vous allez vous asseoir avec les petits, M. Bertrandou, pendant que je vais chercher la jument. Il faut bien se rafraîchir un peu, après tant de peine.

- Une minute, seulement, répondit l'instituteur. Ce vent ne me plaît pas beaucoup. Nous pourrions nous tremper. <...>

Ils prirent place autour d'une longue table raboteuse et Sermet d'emblée commanda quatre panachés, c'est-à-dire quatre bouteilles de bière et quatre de limonade. Les paysans s'étaient serrés pour laisser le centre de la table à M. Bertrandou.

Le vieux maître d'école était souriant mais visiblement fatigué. Il s'accouda à la planche rêche et soufla longuement. Il avait posé son melon sur ses genoux.

Les gens le regardaient sans mot dire, avec une affection respectueuse. On le connaissait dans bien des villages autour de Fontvieille et on le citait en exemple. Ah! M. Bertrandou de Fontvieille, voilà un maître! Il n'a jamais bougé de son village et il en a enseigné du monde, celui-là! C'est le premier véritable instituteur que nous avons eu. Ce qu'il peut savoir, cet homme, c'est incroyable! Il vous parle du pays depuis les temps les plus reculés, des Gaulois, des Romains, de l'invasion des Arabes, des châteaux forts, des guerres et des révolutions. Il vous dit les noms des pierres, la façon dont circule l'eau ou la manière dont tournent les vents. Et il ne sait pas les choses de routine comme tant de vieux, il les comprend et il les explique. Un vrai maître, oui, sévère pour les enfants mais c'est pour leur bien et serviable pour tous. Et patient malgré tout, recommençant dix fois et vingt fois ses explications pour les petits comme pour les grands.

Quand il s'en allait en course dans le village et les hameaux, on l'arrêtait à chaque seuil. Il fallait entrer, boire la goutte, parler des gamins et des affaires de la maison. Des hommes d'âge retrouvaient devant lui une timidité d'écoliers. On rappelait des histoires du temps passé et les yeux du père Bertrandou se plissaient malicieusement dans leurs nids de rides... <...>

Depuis des années et des années, les gens de Fontvieille et d'ailleurs s'en venaient vers lui en consultation pour une lettre ou un contrat à rédiger. Tout naturellement, au bout d'une discussion difficile, on disait : « Il faut parler à M. Bertrandou, il n'y a que lui qui peut savoir. »

A l'école ou à l'auberge, dans une cuisine de ferme ou dans la salle de la mairie dont il assurait le secrétariat, M. Bertrandou demeurait le maître, *lou régent*, et chaque occasion lui était bonne pour donner ses leçons. Il aimait à parler de la Révolution de 89, la première, la grande, celle qui avait renversé la Bastille et les châteaux forts, celle qui avait donné la terre aux paysans. C'est là que la liberté avait commencé. Maintenant, on avait la République, ça n'avait pas été sans mal, et sans doute, tout n'allait pas pour le mieux, mais à mesure que le peuple s'élèverait en savoir, la République prendrait des forces. Et là, l'École Laïque avait un grand rôle à jouer. Quand il se mettait sur son École Laïque, M. Bertrandou ne s'arrêtait plus. « L'École Laïque, mes amis, l'École Laïque, écoutez-moi bien... » Il commençait à parler de Jean Macé qui avait fondé la Ligue de l'Enseignement en 66 et qui avait entamé la bataille. Il en avait fallu du temps et des discussions pour aboutir aux grandes lois capitales. D'abord, la loi de gratuité, le 17 juin en 81. « Retenez bien, cette date, mes amis; le 17 juin 81... » Et ensuite la loi sur l'obligation qui n'était passée qu'en 82 grâce à l'obstination des Jules Ferry et des Paul Bert, en 82, au mois de mars. C'est que le principe de laïcité faisait grincer des dents. Les choses n'avaient été réglées qu'en octobre 86 par une loi qui décidait que les religieux n'enseigneraient plus dans les écoles de l'État. Le vieux maître évoquait les joutes entre Jules Simon et Jules Ferry, l'opposition des pères conscrits au Sénat, la victoire enfin du grand laïque, celui qui avait donné à sa patrie deux grandes forces : l'instruction et les colonies. A chaque rentrée d'octobre, la première leçon de morale était consacrée à Jules Ferry et M. Bertrandou faisait copier par les grandes divisions les paroles du serment que le pionnier de la laïcité avait prononcé en 1870 : « Entre tous les problèmes de ce temps, j'en choisirai un auquel je consacrerai tout ce que j'ai d'intelligence, tout ce que j'ai d'âme, de cœur, de puissance physique et morale : c'est le problème de l'éducation du peuple. » Le serment était écrit au tableau noir. Toute la classe se mettait à le lire à voix haute, guidée par la baguette solennelle de M. Bertrandou qui commandait l'arrêt aux virgules. Puis, l'instituteur se dressait au bord de l'estrade. La baguette frémissait au bout de son bras levé. « Enfants, n'oubliez jamais le nom de Jules Ferry! »

Maintenant, M. Bertrandou touchait au bout de sa carrière. Sa femme était morte quelques années auparavant et il en avait beaucoup pâti. Il ne radotait aucunement mais sa parole était moins prompte et agile qu'autrefois. Son corps grêle flottait dans sa redingote. Son visage jaune et ridé ressemblait à une pomme de novembre. Sa barbiche ne brillait plus. Les marmots le voyaient parfois dans le silence des fins de classe fermer les yeux comme pour dormir. Il ne dormait pas. Au moindre chuchotis ou bronchement de pied, la flexible et sifflante baguette se mettait en danse.

Il détestait qu'on lui parlât de sa retraite et du moment où il lui faudrait quitter cette école de village qui gardait son cœur et sa vie. Tous ses jours avaient coulé entre le préau au toit oblique, couvert de grosses tuiles moussues et le logement de deux pièces, dans cette classe unique aux murs blanchis à la chaux, aux longues tables polies et couturées par des générations d'écoliers. Il avait

bien acheté une bicoque à la sortie de Fontvieille, sur le chemin des collines, mais c'était son école qu'il aimait, les rosiers du jardin de derrière, les rayons de livres de sa petite chambre. Depuis quelque temps, il ne bougeait guère. Il avait renoncé à ses courses à travers champs, jusqu'aux fermes reculées. Il ne se promenait que sur la grand-place où on le voyait trotter de l'école à la mairie et de la mairie à l'école.

A quoi pensait-il? Il soufflait, taquinait sa barbe, buvait son panaché par gorgées économes et gourmandes. Son regard malin parcourait l'assemblée pour s'arrêter enfin sur Simon. Il hochait la tête. Il l'avait eu son premier du canton! Il l'attendait depuis longtemps. Sans doute, chaque année, les résultats de l'école de Fontvieille étaient-ils très bons et les candidats de M. Bertrandou arrivaient chaque fois dans la tête de la liste, mais le premier rang, le tout premier lui avait échappé jusque-là. Personne ne lui en faisait grief, bien sûr, et le bonhomme n'en disait rien. Ce qui compte, c'est justement d'avoir de bons résultats d'ensemble d'une année à l'autre. Pourtant, en ces soirs de juin ou de juillet, le bonhomme soupirait lorsqu'il rentrait chez lui.

Et voilà que ce petit Simon Sermet lui apportait la récompense : le premier du canton sortait enfin de l'école de Fontvieille. On en parlerait dans les bourgades et les hameaux. Tous ceux de Fontvieille sont encore reçus et ils emportent même la première place! Fontvieille vous savez, une commune de rien du tout, au pied des coteaux de Garonne...

- Alors, Simounet, s'écria le vieux maître, tu n'as pas peur de l'orage?

- Oh! que non, dit l'enfant d'une curieuse voix perchée et rougissant aussitôt.

- Aujourd'hui, il n'a peur de rien, ajouta une femme en se penchant pour l'embrasser. Le premier de tous, pensez donc! C'est sa mère qui sera fière, ce soir!

- C'est un grand jour, mes amis, murmura M. Bertrandou, un très grand jour pour ces enfants...

- Et pour vous donc, M. Bertrandou, dit le père Sermet, c'est un grand jour pour vous.

Les têtes s'inclinèrent et l'on approuva bruyamment.

- Pour moi aussi... Hé, le premier du canton, c'est quelque chose!

- Premier avec une forte avance et les félicitations de M. l'Inspecteur, précisa Sermet.

Le maître d'école secoua la tête et regarda le fond de son gros verre à facettes.

- Ce qu'il faut dire, c'est que c'est un grand jour pour nous tous. Et je ne parle pas seulement de Fontvieille. Trois certificats de plus c'est quelque chose mais Fontvieille, ça n'est pas tout. Ce qui compte c'est l'ensemble, c'est l'instruction qui se répand. Et l'instruction c'est la grandeur du peuple. Les têtes s'inclinèrent à nouveau et il y eut un murmure confus. « L'instruction, bien sûr... Avec de l'instruction... Il en faut de l'instruction... Ceux qui ont de l'instruction... »

- Fontvieille, c'est une commune perdue, reprit l'instituteur. Bon, mais il y a le canton, l'arrondissement, le département, tout le pays enfin et dans tout le pays, ces jours-ci, des enfants comme les nôtres ont passé leur certificat. Et chaque certificat obtenu, c'est un citoyen qui se prépare, un bon citoyen. On n'en a jamais trop.

- Vous l'avez dit, M. Bertrandou, s'écria un pépé à moustaches blanches, l'instruction, c'est la grandeur du peuple. Maintenant, nous comprenons ces choses, ce n'est pas trop tôt. Autrefois, nous étions tous comme des bêtes. Rien que pour se signer, c'était tout un monde. Quand j'ai tiré au sort, pas un des conscrits de mon village ne savait lire. Et aujourd'hui, des petits comme ce Simounet sont plus savants que des régents de l'ancien temps. C'est bien. Il nous en faut beaucoup comme celui-là.

Le pépé caressa ses lourdes moustaches d'argent.

- Ah! les temps changent. Je voudrais bien vivre assez vieux pour en voir encore.

Il se tourna vers Sermet.

- Hé compagnon, que vas-tu faire de ce petit? Un curé ou un régent ?

Il y eut un gros rire autour de la table. Tout le monde savait que M. Bertrandou et les gens de Fontvieille n'aimaient guère les curés. Le grand débat sur la séparation était en cours. Même dans ces villages reculés, les esprits s'échauffaient.

- Un curé, je ne crois pas, répondit Sermet avec lenteur. Un régent, c'est comme il voudra. Un régent, diable! C'est demander beaucoup!

- C'est qu'il faut de l'argent pour tenir un enfant dans les écoles! dit la femme.

- A-t-on jamais manqué de curés! s'écria le pépé.

M. Bertrandou leva une main sèche et jaune, toute tressée de veines violettes.

- Chacun peut croire à sa guise. Il faut avoir l'esprit de tolérance. Mais la religion est une chose, l'école est une autre chose. Ceux qui croient paieront pour leurs pasteurs. Tous les citoyens paient pour l'école. Et l'école de la République est ouverte à tous. Ce sont les grands principes : l'obligation, la gratuité et la laïcité.

Sermet se pencha vers son fils et lui caressa le front.

- S'il continue à travailler, on lui obtiendra peut-être une bourse. Hé, Simounet, ça te plairait d'être régent?

L'enfant baissait le front et taquinait d'un index machinal le bois rugueux de la table. Il y eut un moment de silence. Les paysans et les paysannes se tournaient vers l'écolier. La servante de l'auberge, une fille courtaude et souriante, en tablier de toile grise, était venue se planter derrière les clients. Elle aussi regardait le petit de Fontvieille dont tout le monde avait parlé aujourd'hui. <...>

L'enfant releva la tête. Dans la demi-obscurité de l'orage proche, l'odeur des fleurs apportait comme une promesse.

Il regarda son père puis M. Bertrandou.

- Oh! oui, dit-il de tout son cœur, être régent, je voudrais bien! <...>

\*\*\*

Le parfum du bois sec rappelait les enfants, les capuches trempées qui sèchent dans le fond des classes, le cuir des cartables où demeurent des odeurs de pain, d'ardoise et de mandarine, le carton bouilli des plumiers noirs ornés de fleurs et de papillons.

C'était un rêve. Les enfants l'attendaient sous les acacias. Il n'y avait pas d'Allemands, pas de barbelés, pas de fusils. Rien que des enfants arrivés du fond des ans et qui se rangeaient en file pour le saluer. « Bonjour, monsieur Sermet, bonjour, monsieur Sermet... Ça pique, ce matin, monsieur Sermet! Est-ce que je peux aller boire à la fontaine, monsieur Sermet?

Ils étaient venus vers lui au cours des ans, des bruns et des blonds, des roux et des châains, des nez pointus ou écrasés, des menottes roses, des pattes sales, griffées de ronces, des robes haillonneuses, des tabliers frais repassés, des tignasses, des bouclettes légères, des nattes fleuries de rubans, des yeux prompts au rire et aux larmes.

Et lui, s'était avancé vers eux en cachant son émotion, rêvant de tout ce qu'il allait éveiller dans cette petite pâte d'hommes. Il prenait les mots, les tournait et les retournait avant de les leur donner. Un nom de plus, un adjectif encore, un verbe qui augmente le premier trésor. « M'avez-vous compris? » A la fin des leçons, il aurait volontiers ajouté: « Hein, vous voilà riches, mes enfants, tous ces mots peuvent sonner dans vos têtes comme des ducats. Voyez comme c'est facile! Tous les jours, on ajoute un peu dans sa bourse...»

Mais ce n'étaient pas les mots seulement qu'il leur avait donnés, c'était le bruit même de son cœur, la chaleur de ses mains, la fraîcheur de son âme. Tous les hommes sont des frères, il faut s'aimer et non pas se battre. « Écoutez-moi. Ce qu'il faut aux hommes, ce sont des charrues et non pas des canons...»

Ils étaient là. Tous. Ils revenaient. Il les entendait bruire autour de la vieille école comme des abeilles gentilles. Ils avaient pris toutes sortes de chemins mais ils revenaient. Le nom de Sermet sonnait dans leur mémoire fidèle. Leurs yeux gardaient les regards du maître.

Et ils disaient: « Nous sommes vos fils, monsieur Sermet, vos fils et vos filles. Et jamais nous n'oublierons cette école. »

*(Gamarra, P. Le maître d'école : roman / Pierre Gamarra. - Paris : Les Éditeurs français réunis, 1966. - 264 p.)*